

RENCONTRES ET PLAGIATS

L'origine du plagiat se perd dans la nuit des papyrus. En des temps plus rapprochés, Shakespeare lui-même a largement taillé dans les productions courantes de ses contemporains. L'histoire littéraire n'est point faite. Epoques, caractères, influences diverses n'ont pas été étudiées suffisamment.

Le siècle de Louis XIV, celui d'Auguste et de Pétrés ont seuls attiré plus d'attention et fourni plus de commentaires que les points d'histoire politique les plus embrouillés. Le plus mince écrivain contemporain de Racine, Benserade et Boursault, par exemple, ont été analysés par La Harpe et commentés avec une minutie dont Homère et Virgile pourraient être fiers. Mais, dans la longue succession des temps, vous chercheriez en vain un peuple, une date qui n'aient pas leur littérature, c'est-à-dire leur mouvement spécialement intellectuel. Le moyen âge tout entier, l'Espagne et le Portugal, la Hongrie, l'Ilyrie, sans parler des pays orientaux que nous explorons si légèrement, demandent une investigation approfondie.

Ce qu'il aurait été surtout utile de considérer, c'est l'influence d'un temps sur un autre, d'un pays sur un autre pays, sous le rapport intellectuel. Ainsi l'Inde, tout armée de ses connaissances brahmaïques, pèse sur l'Egypte qui, à son tour, devient l'institutrice de la Grèce ; et la Grèce plus tard est non seulement la mère de la civilisation romaine, mais celle de la civilisation française, espagnole, italienne, depuis dix-huit cents ans.

Que sont, à côté de ces grandes transmissions, les petits emprunts, les imitations, les démarquages auxquels aucune époque n'a échappé ? les acquisitions, les empiétements d'un écrivain sur l'œuvre d'un autre ? l'assimilation tentante de la page toute faite ?

Maynard, poète épargné par Boileau, avait fait à l'adresse d'un favori de la cour un sonnet où se trouvent les vers suivants :

Par vos humeurs l'Etat est gouverné,
Vos seuls amis font le calme et l'orage,
Et vous riez de me voir confiné
Loin de la cour dans un petit village.

Je suis heureux de vieillir sans emploi,
De me cacher, de vivre tout à moi,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance,
Et si le ciel qui me traite si bien
Avait pitié de vous et de la France,
Votre bonheur serait égal au mien.

Ces vers ne gênèrent point Voltaire pour publier sous son nom ceux que voici :

Par votre humeur le monde est gouverné ;
Vos volontés font le calme et l'orage.
Vous vous riez de me voir confiné
Loin de la cour au fond de mon village ;

Mais n'est-ce rien que d'être tout à soi,
D'être sans soins, de vieillir sans emploi,
D'avoir dompté la crainte et l'espérance ?
Ah ! si le ciel qui me traite si bien
Avait pitié de vous et de la France,
Votre bonheur serait égal au mien !

C'est vraiment du sans-façon. Qu'en pensez-vous ?
Le vers si connu, — comme étant de Legouvé :

Un frère est un ami donné par la nature,

se trouve littéralement dans *Démétrius*, tragédie de Beudoïn. Beudoïn est oublié, mais son alexandrin perpétue Legouvé.

Dans une conversation au café des Variétés Barrière disait que Scribe avait fait deux beaux vers

— Lesquels ?

— Dans la Juive,

Et de quel front viens-tu, toi que la haine anime,
Implorer ton pardon aux pieds de ta victime ?

— Malheureusement, dit Banville de sa voix flûtée, on lit également dans les *Muchabées*, tragédie d'Alexandre Guiraud, deux vers qui ressemblent singulièrement à ceux que vous citez.

— Quels sont-ils ?

— Oh ! simplement ceux-ci :

Et de quel front viens-tu, toi que la haine anime,
Implorer ton pardon aux pieds de ta victime ?

— Oui, grognait Barrière, mais ceux-là n'étaient pas mis en musique !

Sardou, quand il fut accusé d'avoir emprunté le discours de rentrée à Rougemont pour confectionner le cinquième acte de *Nos Intimes*, répondit avec une franchise qu'on ne saurait trop admirer :

“ Vous m'accorderez bien que les auteurs dramatiques ont été de tout temps de grands pillards ? Vous savez ou vous ne savez pas que Latinus a fait tout un livre des plagiats de Ménandre, et qu'un Anglais, récemment, a publié une édition complète des œuvres de Shakespeare, où les phrases, les tirades et les scènes entières, volées à ses contemporains, sont imprimées en *lettres rouges*. Je ne dis rien de Molière qui dévalisait anciens et modernes, ni de Racine, ni de Corneille, ni de Voltaire, tous voleurs ! Ils se figuraient, ces grands hommes, et j'aurais mauvaise grâce à ne pas le croire après eux, qu'un auteur dramatique n'est pas tenu de tout inventer, et qu'il peut, à bon droit, s'inspirer de l'idée d'un confrère, eût-elle déjà défrayé la scène, à cette seule condition de faire mieux que le prédecesseur ! ”

“ VICTORIEN SARDOU.”
(*Figaro* du 11 décembre 1882.)

A côté de tout soupçon de plagiat, il peut y avoir rencontre. Je vais étonner Alexandre Dumas en lui